

CAMARACUM, ville de la Ile Belgique, aujourd'hui CAMBRAY.

CAMARAU s. m. (ka-ma-ro). Variété de raisin.

CAMARERA s. f. (ka-ma-ré-ra — mot espagnol qui signifie chambrière). Dame d'honneur de la reine ou des princesses, en Espagne.

CAMARÉ, bourg de France (Aveyron), ch.-l. de cant., arrond. et à 24 kilom. S. de Saint-Affrique, sur le Dourdou; pop. aggl., 1,526 hab. — pop. tot., 2,193 hab.

CAMARÉ, commune de France (Vaucluse), dist. et arrond. d'Orange; pop. aggl., 817 hab. — pop. tot., 8,401 hab.

CAMARINE ou CAMERINE (marais de), anciens marécages de la Sicile, près de la ville de même nom (aujourd'hui village de Torre-di-Camarina), et dont les eaux exhalaient une odeur infecte. Les Siciliens ayant consulté l'oracle d'Apollon à ce sujet, il leur fut répondu qu'ils devaient s'abstenir de les dessécher; mais ils ne tinrent pas compte de cette réponse, opérèrent le dessèchement et facilitèrent ainsi l'entrée de leur île à leurs ennemis, qui la ravagèrent. De là ce proverbe : *Ne novena Camarinam* (Ne remuez pas la Camarine), que l'on appliquait à toute entreprise périlleuse.

CAMASÈNE, CAMISÈNE ou CAMISE, déesse latine, sœur et femme de Janus, dont elle est Ethex et Olisthène. (Athènes.) V. CEMENTA, dans ce Supplément.

CAMBARE s. f. (ka-ba-ré). Bot. Igname de Madagascar.

CAMBARELS s. f. pl. (kan-bar-le). Tigres mâles données comme fourrage aux bestiaux.

Cambiate di matrimonio (la), opéra en un acte, composé par Rossini, alors âgé de dix-neuf ans, et représenté à Venise pendant l'automne de 1810, sur le théâtre San-Mosè. C'est le premier pas du chanteur de Pesaro dans la carrière qu'il a illustrée par tant de chefs-d'œuvre.

CAMBIASO (Luc), peintre italien des environs de Gènes, né en 1527, mort en 1585. C'est à lui que sont dues les peintures qui décorent la voûte de la grande salle du palais Doria, à Gènes; à l'Escorial, il a peint plusieurs fresques représentant le Paradis. Son œuvre la plus remarquable parait être, au-dessus des connaissances, l'Enlèvement des Sabines, qu'on admire à la villa de Terralba. Les amateurs recherchent surtout aujourd'hui les dessins de cet artiste sur papier gris ou jaune.

CAMBING s. m. (ka-bainh). Bot. Arbre des Molouques, dont l'écorce est employée contre la dysenterie.

CAMBOGE, CAMBOUGE ou KAMBODJ. — L'Écriture française, dont les colonnes abondent en excellents documents, nous fournit des détails fort intéressants et complètement neufs sur cette contrée lointaine. L'auteur d'un de ces articles, après avoir rappelé les derniers événements du Tonquin et le traité qui nous en ouvre l'accès, s'exprime ainsi : « Mais il nous faut se hâter de visiter ces contrées éloignées, dont les produits ont tant de peine à parvenir jusqu'à nous, les riches pays qui sont à la porte de la Cochinchine. Le Cambodge, au moins aussi grand que notre colonie, Laos qui le touche, sont en effet inconnus. L'exploration de ces régions n'est pas aisée; outre les difficultés diverses qu'il y rencontre, le voyageur y doit lutter contre la maladie qui l'attaque, on peut dire toujours, lorsqu'il se hasarde dans les forêts pendant la saison des pluies. Cependant l'exploration faite avec prudence par un voyageur expérimenté, choisissant les circonstances favorables (tous les explorateurs ne sont pas les mêmes), une telle exploration est possible; elle peut même être continuée pendant de longues années; l'intrépidité naturelle qui dirige le jardin botanique de Saigon, M. Pierre, en a fourni depuis longtemps la preuve. »

Un peu plus loin, M. Delaporte donne des détails au sujet de magnifiques antiquités découvertes au Cambodge.

« Au point de vue de la géographie historique, dit-il, il est impossible de savoir, de presumer même ce qui reste à faire dans ces régions. Les provinces au sud du grand lac contiennent un dire des indigènes, de nombreuses ruines. Là, d'ailleurs, tout est à apprendre; car, en dehors de quelques villages placés dans la province de Pursât, la carte est muette sur les provinces cambogianes de Siang-trang et de Compouy-sou, et sur la région siamoise voisine. Après Mouhot, qui avait vu une dizaine de monuments khmers à Angkor et à Batambang, le commandant de La Grèze porta à plus de trente le nombre des monuments découverts. Par la situation qu'il occupait près du roi de Cambodge, il était à même d'être bien renseigné. On pouvait donc presumer qu'après ses recherches il n'y aurait plus que fort peu de découvertes à faire. Mais voici que, dans le cours d'une exploration de quelques mois de durée, nous avons vu le cercle s'élargir d'une façon inattendue. Aux environs de Pérean, de Mélé, d'Angkor même, ont été visités pour la première fois

C'est notre représentant au Cambodge, le lieutenant de vaisseau Moura, qui a obtenu cette importante dérogation aux lois en vigueur, qui nous a concilié la sympathie d'un grand nombre d'indigènes. Certains ont même abandonné la population jouissant d'immunités particulières; c'est ainsi que les bonzes, les mandarins, la garde du roi, les marins de la flottille et certains autres employés du gouvernement ne sont pas inscrits sur les registres des contribuables. Les esclaves enfin sont inscrits, mais sans jamais être appelés, et leurs maîtres payent au Trésor la moitié de la somme exigée des citoyens libres. »

Nous allons donner quelques chiffres approximatifs sur la population du Cambodge :

Table with 2 columns: Habit. and Population. Rows include Provinces relevant to the 1st roi, 2nd roi, de la reine mère, Total de la population inscrite, Population non inscrite, and Population flottante.

« Le roi Norodom, continue l'auteur de l'article de l'Économiste, dont l'intelligence est vive et développée, bien compris, dans la visite qu'il a faite en 1872 de notre colonie, combien il y avait à faire pour lancer son royaume dans la voie du progrès. Il s'est mis lui-même à la tête d'un certain nombre d'entreprises industrielles et agricoles; il a, de plus, signé des traités avec des commerçants français qui ont établi certaines industries ou manufactures : tuileries et briqueteries, magnanerie, plantation de cannes ou de mûriers, etc. »

« Malheureusement il ne peut pas beaucoup compter sur la population indigène, qui est éminemment paresseuse; il lui faut recourir aux Annamites, aux Malais et surtout aux Chinois. Les premiers se livrent à l'élevage des vers à soie, à la culture du mûrier, à la pêche du grand lac, à la coupe des bois; les seconds, à la culture de la canne et de quelques autres productions naturelles, tandis que les Chinois, comme partout propres à toutes les besognes, sobres, tenaces, laborieux, économes, cultivent le coton, le poivre, la canne, le tabac, mais réussissent principalement dans le commerce d'exportation. »

L'auteur termine ainsi son remarquable article : « Ce ne sont pas, on le voit, les richesses naturelles qui manquent au Cambodge, mais bien les hommes pour les exploiter. Un grand mouvement semble pousser nos commerçants vers ce pays tout neuf; mais nous ne pouvons qu'approuver ces efforts qui sont tentés, soit par le gouvernement, soit par des particuliers, pour encourager, aider et développer les relations commerciales inaugurées par quelques pionniers hardis et persévérants. »

Un savant et hardi explorateur, M. Delaporte, lieutenant de vaisseau, nous fournit de son côté sur ce pays (le Cambodge et les régions incorporées de l'Indo-Chine centrale, dans le Bulletin de la Société de géographie du mois de février 1875) des renseignements d'un haut intérêt. « ... Ce qui frappe surtout, dit-il, en examinant la carte, c'est le nombre des régions inexplorées. La plus grande partie du Cambodge, les contées insoumises qui avoisinent nos frontières françaises au nord, l'Annam et la partie du Laos qui le touche, sont en effet inconnus. L'exploration de ces régions n'est pas aisée; outre les difficultés diverses qu'il y rencontre, le voyageur y doit lutter contre la maladie qui l'attaque, on peut dire toujours, lorsqu'il se hasarde dans les forêts pendant la saison des pluies. Cependant l'exploration faite avec prudence par un voyageur expérimenté, choisissant les circonstances favorables (tous les explorateurs ne sont pas les mêmes), une telle exploration est possible; elle peut même être continuée pendant de longues années; l'intrépidité naturelle qui dirige le jardin botanique de Saigon, M. Pierre, en a fourni depuis longtemps la preuve. »

Un peu plus loin, M. Delaporte donne des détails au sujet de magnifiques antiquités découvertes au Cambodge.

« Au point de vue de la géographie historique, dit-il, il est impossible de savoir, de presumer même ce qui reste à faire dans ces régions. Les provinces au sud du grand lac contiennent un dire des indigènes, de nombreuses ruines. Là, d'ailleurs, tout est à apprendre; car, en dehors de quelques villages placés dans la province de Pursât, la carte est muette sur les provinces cambogianes de Siang-trang et de Compouy-sou, et sur la région siamoise voisine. Après Mouhot, qui avait vu une dizaine de monuments khmers à Angkor et à Batambang, le commandant de La Grèze porta à plus de trente le nombre des monuments découverts. Par la situation qu'il occupait près du roi de Cambodge, il était à même d'être bien renseigné. On pouvait donc presumer qu'après ses recherches il n'y aurait plus que fort peu de découvertes à faire. Mais voici que, dans le cours d'une exploration de quelques mois de durée, nous avons vu le cercle s'élargir d'une façon inattendue. Aux environs de Pérean, de Mélé, d'Angkor même, ont été visités pour la première fois

un grand nombre de monuments importants. A Kâker, une ruine considérable a été explorée, ruine d'un caractère inconnu, renfermant une immense et massive pyramide tumulaire, dont les débris, certains d'ailleurs, ont été récemment élevés de la scie, pour détacher les surfaces sculptées des gros blocs. Faut-il aller faire passer chaque pierre par-dessus une série de murs élevés entremêlés d'arbres et de lianes, car les murailles du monument sont restées debout, mais les portes, obstruées par la chute des voûtes et des arcs, qui les surmontaient, sont infranchissables. »

M. Delaporte termine son long et intéressant rapport par l'énumération des richesses artistiques qu'il a rapportées de ses explorations, c'est-à-dire environ soixante-dix pièces de sculpture et d'architecture, tentées ou levées par lui-même, et d'autres bas-reliefs d'Angkor-Wat, une suite nombreuse d'inscriptions, etc.

Tous ces débris formeront une collection des plus précieuses, sur laquelle, à la demande du ministre de la marine, l'Académie des inscriptions chargea une commission de faire un rapport, dont la rédaction fut confiée à M. Mohl. Après avoir sur la moulture trouvée un si rude coup à sa popularité, il se voyait reporter s'arrêter à ces conclusions : « On ne pourra complètement explorer ces monuments que lorsqu'on aura pu en déchiffrer les inscriptions. M. Mohl fait connaître les difficultés très-grandes, mais non insurmontables, de ce déchiffrement et demande que le ministre de la marine veuille bien augmenter les inscriptions par la photographie, par des moulages en plâtre, par des empreintes prises selon la méthode recommandée par la commission sénatoriale. Dans un grand esprit de sagesse et de persévérance, M. de Cambrey-Digny sut tout à tour résoudre ou ajourner diverses difficultés de situation qui se présentaient dans la suite, et, si ce n'est l'État à commettre, que ces travaux, plutôt imputables aux circonstances qu'à une absence de jugement, on ne peut nier qu'il ne se soit montré à la hauteur des difficiles fonctions qu'il a exercées. »

CAMBOGIE s. f. (kan-bo-ji). Bot. Syn. de CAMBOGIER et de BARCINUS.

CAMBOGION, IENNE s. étadj. (kan-bo-ji, i-né). Géog. Habitant du Cambodge; qui appartient à ce pays ou à ses habitants.

Les CAMBOGIENS. La population CAMBOGIENNE : « On écrit aussi CAMBOGION. »

CAMBON (Charles-Antoine), peintre, né à Caestre (Farr) en 1828. Il vint étudier en art à Paris, dans l'atelier de Jouffroy, et il débuta au Salon de 1857 par deux bustes et par une statuette. Depuis lors, M. Cambon a exposé un certain nombre d'œuvres qui se distinguent par la grâce et l'élegance des lignes. Nous citerons de lui : *Luis*, statue en plâtre, et deux statuettes, le *Marcheur Prigion* et la *Douleur* (1859); *Andromède* (1861); *Sainte Solange*, statue en plâtre, qui valut une médaille au Salon de 1864 et qui est en marbre au Salon de 1865; *La Femme adultère*, la plus remarquable de ses œuvres (1866), exposée au Salon de 1867; *Jeune chef gaulois* (1867), statue en plâtre, exposée en marbre en 1868; *Ève*, statue (1872); la *Fourmi*, statue (1874); *Sainte Solange*, statue en pierre pour le Salon de Nevers (1873); *Légis*, statue (1877). On doit en outre à M. Cambon quelques bustes, notamment ceux du général *Auguster* et d'*Ardred Vigny*. Il a obtenu une médaille en 1866 et une 3^e médaille à l'Exposition universelle de 1867.

CAMBRAI, ville de France (Nord), ch.-l. d'arrond., à 48 kilom. de Lille; pop. aggl., 19,156 hab. — pop. tot., 22,897 hab. L'arrondissement comprend 7 cant., 118 comm., 195,191 hab. La principale industrie de Cambrai est la fabrication des linons, batistes, toiles fines, tulles et dentelles de coton; elle possède, en outre, des fabriques de savon, un raffinerie de sel, amidonneries, fabriques de bonneterie, distilleries de betteraves, fabriques de sucre indigène. Grand commerce de blé, huiles, graines grasses, batistes, toiles de lin, houblon, lin, beurre, bestiaux, laines, charbon de terre. Généralement bien bâtie en briques, on pierre et en marbre du Nord, la ville est en grande partie sur la rive droite de l'Escaut, qui se divise en trois bras pour entrer dans la partie inférieure de la ville et ressort toutes ses eaux pour en sortir. Le bras gauche, qui coule en dehors des remparts, a été canalisé et sert à la navigation. La ceinture de remparts qui entoure la ville est presque entièrement l'œuvre de Vauban.

CAMBRASINE s. f. (kan-brâ-si-né). Toile fine de Lyon.

CAMBRAY-DIGNY (Guillaume, comte de), homme d'État italien, né à Florence en 1823. Il est le fils d'un simple savant, qui sut élever par ses talents au rang de ministre, de comte et de favori du grand-duc de Toscane, Ferdinand III. Après avoir fait ses études à Pise, il revint à Florence et y conquit rapidement la confiance et l'affection de Leopold II, auquel, de concert avec le prince Corsini, marquis de Lajatico, il ne cessa de

danses isolées ou par groupes, et vint conseiller les mesures libérales réclamées par les circonstances, en renonçant en même temps à l'alliance autrichienne en face du grand mouvement qui emportait l'Italie vers l'indépendance. Il fut nommé ministre des finances en 1847. Lorsque les événements de 1848 le forcèrent à quitter ses États, il se rendit au grand-duché de Toscane et fut élu député dans le parlement de Florence, car les murailles du monument de lianes, car les murailles du monument sont restées debout, mais les portes, obstruées par la chute des voûtes et des arcs, qui les surmontaient, sont infranchissables. »

M. Delaporte termine son long et intéressant rapport par l'énumération des richesses artistiques qu'il a rapportées de ses explorations, c'est-à-dire environ soixante-dix pièces de sculpture et d'architecture, tentées ou levées par lui-même, et d'autres bas-reliefs d'Angkor-Wat, une suite nombreuse d'inscriptions, etc.

Tous ces débris formeront une collection des plus précieuses, sur laquelle, à la demande du ministre de la marine, l'Académie des inscriptions chargea une commission de faire un rapport, dont la rédaction fut confiée à M. Mohl. Après avoir sur la moulture trouvée un si rude coup à sa popularité, il se voyait reporter s'arrêter à ces conclusions : « On ne pourra complètement explorer ces monuments que lorsqu'on aura pu en déchiffrer les inscriptions. M. Mohl fait connaître les difficultés très-grandes, mais non insurmontables, de ce déchiffrement et demande que le ministre de la marine veuille bien augmenter les inscriptions par la photographie, par des moulages en plâtre, par des empreintes prises selon la méthode recommandée par la commission sénatoriale. Dans un grand esprit de sagesse et de persévérance, M. de Cambrey-Digny sut tout à tour résoudre ou ajourner diverses difficultés de situation qui se présentaient dans la suite, et, si ce n'est l'État à commettre, que ces travaux, plutôt imputables aux circonstances qu'à une absence de jugement, on ne peut nier qu'il ne se soit montré à la hauteur des difficiles fonctions qu'il a exercées. »

CAMBRIDGE (George-William-Frédéric-Charles, duc de), — Il porte aussi les titres de comte de Tipperary et de baron de Colchester. Il a été nommé successivement colonel (1857), commandant du 17^e dragons (1849), général-major (1845), inspecteur général de cavalerie et colonel des fusiliers écossais (mars et septembre 1852). Il prit une part assez active à la campagne de Crimée, comme nous l'avons déjà dit au Grand Dictionnaire, en qualité de lieutenant général. Le spectacle du champ de bataille d'Inkerman lui causa une si vive impression qu'il dut aussitôt quitter l'armée. Lors de son voyage à Londres, Napoléon III lui conféra le grand-croix de la Légion d'honneur. A la fin de l'année 1855, ce fut lui que la reine Victoria chargea de venir à Paris remettre à l'empereur les médailles destinées à l'armée française. En 1856, il fut nommé commandant en chef de l'armée anglaise. En cette qualité, il voulut imposer aux soldats complètement illettrés l'obligation d'apprendre à lire et à écrire; mais il rencontra une si vive résistance, qu'il dut renoncer à cette louable initiative. Lors de la révolte des cipayes dans l'Inde, il se montra d'une excessive sévérité et fut le premier à appuyer les mesures les plus implacables. Malgré un vote de la Chambre des communes, il a conservé son titre de chef de l'armée et a même été nommé feld-marshal en 1862. L'année suivante, il fit partie de la commission royale chargée de prescrire à l'ouverture de l'Exposition internationale de Londres, et c'est lui qui, au mois de juillet, présida la cérémonie de la distribution des médailles. Depuis cette époque, sa biographie ne comporte plus que des détails dépourvus d'intérêt.

CAMBRIÈRE (Albert), général français, que les événements militaires de 1870-1871 ont mis en instant en lumière. Il commanda une brigade de l'armée de Mac-Mahon, et il reçut une grave blessure à la tête pendant la bataille de Sedan. On le transporta dans une ambulance à Tours, où il mourut le 22 septembre 1871. On dit aussi CAMBRIÈRE.

CAMBRAY-DIGNY (Guillaume, comte de), homme d'État italien, né à Florence en 1823. Il est le fils d'un simple savant, qui sut élever par ses talents au rang de ministre, de comte et de favori du grand-duc de Toscane, Ferdinand III. Après avoir fait ses études à Pise, il revint à Florence et y conquit rapidement la confiance et l'affection de Leopold II, auquel, de concert avec le prince Corsini, marquis de Lajatico, il ne cessa de

conseiller les mesures libérales réclamées par les circonstances, en renonçant en même temps à l'alliance autrichienne en face du grand mouvement qui emportait l'Italie vers l'indépendance. Il fut nommé ministre des finances en 1847. Lorsque les événements de 1848 le forcèrent à quitter ses États, il se rendit au grand-duché de Toscane et fut élu député dans le parlement de Florence, car les murailles du monument de lianes, car les murailles du monument sont restées debout, mais les portes, obstruées par la chute des voûtes et des arcs, qui les surmontaient, sont infranchissables. »

M. Delaporte termine son long et intéressant rapport par l'énumération des richesses artistiques qu'il a rapportées de ses explorations, c'est-à-dire environ soixante-dix pièces de sculpture et d'architecture, tentées ou levées par lui-même, et d'autres bas-reliefs d'Angkor-Wat, une suite nombreuse d'inscriptions, etc.

Tous ces débris formeront une collection des plus précieuses, sur laquelle, à la demande du ministre de la marine, l'Académie des inscriptions chargea une commission de faire un rapport, dont la rédaction fut confiée à M. Mohl. Après avoir sur la moulture trouvée un si rude coup à sa popularité, il se voyait reporter s'arrêter à ces conclusions : « On ne pourra complètement explorer ces monuments que lorsqu'on aura pu en déchiffrer les inscriptions. M. Mohl fait connaître les difficultés très-grandes, mais non insurmontables, de ce déchiffrement et demande que le ministre de la marine veuille bien augmenter les inscriptions par la photographie, par des moulages en plâtre, par des empreintes prises selon la méthode recommandée par la commission sénatoriale. Dans un grand esprit de sagesse et de persévérance, M. de Cambrey-Digny sut tout à tour résoudre ou ajourner diverses difficultés de situation qui se présentaient dans la suite, et, si ce n'est l'État à commettre, que ces travaux, plutôt imputables aux circonstances qu'à une absence de jugement, on ne peut nier qu'il ne se soit montré à la hauteur des difficiles fonctions qu'il a exercées. »

CAMBRIDGE (George-William-Frédéric-Charles, duc de), — Il porte aussi les titres de comte de Tipperary et de baron de Colchester. Il a été nommé successivement colonel (1857), commandant du 17^e dragons (1849), général-major (1845), inspecteur général de cavalerie et colonel des fusiliers écossais (mars et septembre 1852). Il prit une part assez active à la campagne de Crimée, comme nous l'avons déjà dit au Grand Dictionnaire, en qualité de lieutenant général. Le spectacle du champ de bataille d'Inkerman lui causa une si vive impression qu'il dut aussitôt quitter l'armée. Lors de son voyage à Londres, Napoléon III lui conféra le grand-croix de la Légion d'honneur. A la fin de l'année 1855, ce fut lui que la reine Victoria chargea de venir à Paris remettre à l'empereur les médailles destinées à l'armée française. En 1856, il fut nommé commandant en chef de l'armée anglaise. En cette qualité, il voulut imposer aux soldats complètement illettrés l'obligation d'apprendre à lire et à écrire; mais il rencontra une si vive résistance, qu'il dut renoncer à cette louable initiative. Lors de la révolte des cipayes dans l'Inde, il se montra d'une excessive sévérité et fut le premier à appuyer les mesures les plus implacables. Malgré un vote de la Chambre des communes, il a conservé son titre de chef de l'armée et a même été nommé feld-marshal en 1862. L'année suivante, il fit partie de la commission royale chargée de prescrire à l'ouverture de l'Exposition internationale de Londres, et c'est lui qui, au mois de juillet, présida la cérémonie de la distribution des médailles. Depuis cette époque, sa biographie ne comporte plus que des détails dépourvus d'intérêt.

CAMBRIDGE (George-William-Frédéric-Charles, duc de), — Il porte aussi les titres de comte de Tipperary et de baron de Colchester. Il a été nommé successivement colonel (1857), commandant du 17^e dragons (1849), général-major (1845), inspecteur général de cavalerie et colonel des fusiliers écossais (mars et septembre 1852). Il prit une part assez active à la campagne de Crimée, comme nous l'avons déjà dit au Grand Dictionnaire, en qualité de lieutenant général. Le spectacle du champ de bataille d'Inkerman lui causa une si vive impression qu'il dut aussitôt quitter l'armée. Lors de son voyage à Londres, Napoléon III lui conféra le grand-croix de la Légion d'honneur. A la fin de l'année 1855, ce fut lui que la reine Victoria chargea de venir à Paris remettre à l'empereur les médailles destinées à l'armée française. En 1856, il fut nommé commandant en chef de l'armée anglaise. En cette qualité, il voulut imposer aux soldats complètement illettrés l'obligation d'apprendre à lire et à écrire; mais il rencontra une si vive résistance, qu'il dut renoncer à cette louable initiative. Lors de la révolte des cipayes dans l'Inde, il se montra d'une excessive sévérité et fut le premier à appuyer les mesures les plus implacables. Malgré un vote de la Chambre des communes, il a conservé son titre de chef de l'armée et a même été nommé feld-marshal en 1862. L'année suivante, il fit partie de la commission royale chargée de prescrire à l'ouverture de l'Exposition internationale de Londres, et c'est lui qui, au mois de juillet, présida la cérémonie de la distribution des médailles. Depuis cette époque, sa biographie ne comporte plus que des détails dépourvus d'intérêt.

CAMBRIDGE (George-William-Frédéric-Charles, duc de), — Il porte aussi les titres de comte de Tipperary et de baron de Colchester. Il a été nommé successivement colonel (1857), commandant du 17^e dragons (1849), général-major (1845), inspecteur général de cavalerie et colonel des fusiliers écossais (mars et septembre 1852). Il prit une part assez active à la campagne de Crimée, comme nous l'avons déjà dit au Grand Dictionnaire, en qualité de lieutenant général. Le spectacle du champ de bataille d'Inkerman lui causa une si vive impression qu'il dut aussitôt quitter l'armée. Lors de son voyage à Londres, Napoléon III lui conféra le grand-croix de la Légion d'honneur. A la fin de l'année 1855, ce fut lui que la reine Victoria chargea de venir à Paris remettre à l'empereur les médailles destinées à l'armée française. En 1856, il fut nommé commandant en chef de l'armée anglaise. En cette qualité, il voulut imposer aux soldats complètement illettrés l'obligation d'apprendre à lire et à écrire; mais il rencontra une si vive résistance, qu'il dut renoncer à cette louable initiative. Lors de la révolte des cipayes dans l'Inde, il se montra d'une excessive sévérité et fut le premier à appuyer les mesures les plus implacables. Malgré un vote de la Chambre des communes, il a conservé son titre de chef de l'armée et a même été nommé feld-marshal en 1862. L'année suivante, il fit partie de la commission royale chargée de prescrire à l'ouverture de l'Exposition internationale de Londres, et c'est lui qui, au mois de juillet, présida la cérémonie de la distribution des médailles. Depuis cette époque, sa biographie ne comporte plus que des détails dépourvus d'intérêt.

CAMBRIDGE (George-William-Frédéric-Charles, duc de), — Il porte aussi les titres de comte de Tipperary et de baron de Colchester. Il a été nommé successivement colonel (1857), commandant du 17^e dragons (1849), général-major (1845), inspecteur général de cavalerie et colonel des fusiliers écossais (mars et septembre 1852). Il prit une part assez active à la campagne de Crimée, comme nous l'avons déjà dit au Grand Dictionnaire, en qualité de lieutenant général. Le spectacle du champ de bataille d'Inkerman lui causa une si vive impression qu'il dut aussitôt quitter l'armée. Lors de son voyage à Londres, Napoléon III lui conféra le grand-croix de la Légion d'honneur. A la fin de l'année 1855, ce fut lui que la reine Victoria chargea de venir à Paris remettre à l'empereur les médailles destinées à l'armée française. En 1856, il fut nommé commandant en chef de l'armée anglaise. En cette qualité, il voulut imposer aux soldats complètement illettrés l'obligation d'apprendre à lire et à écrire; mais il rencontra une si vive résistance, qu'il dut renoncer à cette louable initiative. Lors de la révolte des cipayes dans l'Inde, il se montra d'une excessive sévérité et fut le premier à appuyer les mesures les plus implacables. Malgré un vote de la Chambre des communes, il a conservé son titre de chef de l'armée et a même été nommé feld-marshal en 1862. L'année suivante, il fit partie de la commission royale chargée de prescrire à l'ouverture de l'Exposition internationale de Londres, et c'est lui qui, au mois de juillet, présida la cérémonie de la distribution des médailles. Depuis cette époque, sa biographie ne comporte plus que des détails dépourvus d'intérêt.

CAMBRIDGE (George-William-Frédéric-Charles, duc de), — Il porte aussi les titres de comte de Tipperary et de baron de Colchester. Il a été nommé successivement colonel (1857), commandant du 17^e dragons (1849), général-major (1845), inspecteur général de cavalerie et colonel des fusiliers écossais (mars et septembre 1852). Il prit une part assez active à la campagne de Crimée, comme nous l'avons déjà dit au Grand Dictionnaire, en qualité de lieutenant général. Le spectacle du champ de bataille d'Inkerman lui causa une si vive impression qu'il dut aussitôt quitter l'armée. Lors de son voyage à Londres, Napoléon III lui conféra le grand-croix de la Légion d'honneur. A la fin de l'année 1855, ce fut lui que la reine Victoria chargea de venir à Paris remettre à l'empereur les médailles destinées à l'armée française. En 1856, il fut nommé commandant en chef de l'armée anglaise. En cette qualité, il voulut imposer aux soldats complètement illettrés l'obligation d'apprendre à lire et à écrire; mais il rencontra une si vive résistance, qu'il dut renoncer à cette louable initiative. Lors de la révolte des cipayes dans l'Inde, il se montra d'une excessive sévérité et fut le premier à appuyer les mesures les plus implacables. Malgré un vote de la Chambre des communes, il a conservé son titre de chef de l'armée et a même été nommé feld-marshal en 1862. L'année suivante, il fit partie de la commission royale chargée de prescrire à l'ouverture de l'Exposition internationale de Londres, et c'est lui qui, au mois de juillet, présida la cérémonie de la distribution des médailles. Depuis cette époque, sa biographie ne comporte plus que des détails dépourvus d'intérêt.

CAMBRIDGE (George-William-Frédéric-Charles, duc de), — Il porte aussi les titres de comte de Tipperary et de baron de Colchester. Il a été nommé successivement colonel (1857), commandant du 17^e dragons (1849), général-major (1845), inspecteur général de cavalerie et colonel des fusiliers écossais (mars et septembre 1852). Il prit une part assez active à la campagne de Crimée, comme nous l'avons déjà dit au Grand Dictionnaire, en qualité de lieutenant général. Le spectacle du champ de bataille d'Inkerman lui causa une si vive impression qu'il dut aussitôt quitter l'armée. Lors de son voyage à Londres, Napoléon III lui conféra le grand-croix de la Légion d'honneur. A la fin de l'année 1855, ce fut lui que la reine Victoria chargea de venir à Paris remettre à l'empereur les médailles destinées à l'armée française. En 1856, il fut nommé commandant en chef de l'armée anglaise. En cette qualité, il voulut imposer aux soldats complètement illettrés l'obligation d'apprendre à lire et à écrire; mais il rencontra une si vive résistance, qu'il dut renoncer à cette louable initiative. Lors de la révolte des cipayes dans l'Inde, il se montra d'une excessive sévérité et fut le premier à appuyer les mesures les plus implacables. Malgré un vote de la Chambre des communes, il a conservé son titre de chef de l'armée et a même été nommé feld-marshal en 1862. L'année suivante, il fit partie de la commission royale chargée de prescrire à l'ouverture de l'Exposition internationale de Londres, et c'est lui qui, au mois de juillet, présida la cérémonie de la distribution des médailles. Depuis cette époque, sa biographie ne comporte plus que des détails dépourvus d'intérêt.

CAMBRIDGE (George-William-Frédéric-Charles, duc de), — Il porte aussi les titres de comte de Tipperary et de baron de Colchester. Il a été nommé successivement colonel (1857), commandant du 17^e dragons (1849), général-major (1845), inspecteur général de cavalerie et colonel des fusiliers écossais (mars et septembre 1852). Il prit une part assez active à la campagne de Crimée, comme nous l'avons déjà dit au Grand Dictionnaire, en qualité de lieutenant général. Le spectacle du champ de bataille d'Inkerman lui causa une si vive impression qu'il dut aussitôt quitter l'armée. Lors de son voyage à Londres, Napoléon III lui conféra le grand-croix de la Légion d'honneur. A la fin de l'année 1855, ce fut lui que la reine Victoria chargea de venir à Paris remettre à l'empereur les médailles destinées à l'armée française. En 1856, il fut nommé commandant en chef de l'armée anglaise. En cette qualité, il voulut imposer aux soldats complètement illettrés l'obligation d'apprendre à lire et à écrire; mais il rencontra une si vive résistance, qu'il dut renoncer à cette louable initiative. Lors de la révolte des cipayes dans l'Inde, il se montra d'une excessive sévérité et fut le premier à appuyer les mesures les plus implacables. Malgré un vote de la Chambre des communes, il a conservé son titre de chef de l'armée et a même été nommé feld-marshal en 1862. L'année suivante, il fit partie de la commission royale chargée de prescrire à l'ouverture de l'Exposition internationale de Londres, et c'est lui qui, au mois de juillet, présida la cérémonie de la distribution des médailles. Depuis cette époque, sa biographie ne comporte plus que des détails dépourvus d'intérêt.

CAMBRIDGE (George-William-Frédéric-Charles, duc de), — Il porte aussi les titres de comte de Tipperary et de baron de Colchester. Il a été nommé successivement colonel (1857), commandant du 17^e dragons (1849), général-major (1845), inspecteur général de cavalerie et colonel des fusiliers écossais (mars et septembre 1852). Il prit une part assez active à la campagne de Crimée, comme nous l'avons déjà dit au Grand Dictionnaire, en qualité de lieutenant général. Le spectacle du champ de bataille d'Inkerman lui causa une si vive impression qu'il dut aussitôt quitter l'armée. Lors de son voyage à Londres, Napoléon III lui conféra le grand-croix de la Légion d'honneur. A la fin de l'année 1855, ce fut lui que la reine Victoria chargea de venir à Paris remettre à l'empereur les médailles destinées à l'armée française. En 1856, il fut nommé commandant en chef de l'armée anglaise. En cette qualité, il voulut imposer aux soldats complètement illettrés l'obligation d'apprendre à lire et à écrire; mais il rencontra une si vive résistance, qu'il dut renoncer à cette louable initiative. Lors de la révolte des cipayes dans l'Inde, il se montra d'une excessive sévérité et fut le premier à appuyer les mesures les plus implacables. Malgré un vote de la Chambre des communes, il a conservé son titre de chef de l'armée et a même été nommé feld-marshal en 1862. L'année suivante, il fit partie de la commission royale chargée de prescrire à l'ouverture de l'Exposition internationale de Londres, et c'est lui qui, au mois de juillet, présida la cérémonie de la distribution des médailles. Depuis cette époque, sa biographie ne comporte plus que des détails dépourvus d'intérêt.

CAMBRIDGE (George-William-Frédéric-Charles, duc de), — Il porte aussi les titres de comte de Tipperary et de baron de Colchester. Il a été nommé successivement colonel (1857), commandant du 17^e dragons (1849), général-major (1845), inspecteur général de cavalerie et colonel des fusiliers écossais (mars et septembre 1852). Il prit une part assez active à la campagne de Crimée, comme nous l'avons déjà dit au Grand Dictionnaire, en qualité de lieutenant général. Le spectacle du champ de bataille d'Inkerman lui causa une si vive impression qu'il dut aussitôt quitter l'armée. Lors de son voyage à Londres, Napoléon III lui conféra le grand-croix de la Légion d'honneur. A la fin de l'année 1855, ce fut lui que la reine Victoria chargea de venir à Paris remettre à l'empereur les médailles destinées à l'armée française. En 1856, il fut nommé commandant en chef de l'armée anglaise. En cette qualité, il voulut imposer aux soldats complètement illettrés l'obligation d'apprendre à lire et à écrire; mais il rencontra une si vive résistance, qu'il dut renoncer à cette louable initiative. Lors de la révolte des cipayes dans l'Inde, il se montra d'une excessive sévérité et fut le premier à appuyer les mesures les plus implacables. Malgré un vote de la Chambre des communes, il a conservé son titre de chef de l'armée et a même été nommé feld-marshal en 1862. L'année suivante, il fit partie de la commission royale chargée de prescrire à l'ouverture de l'Exposition internationale de Londres, et c'est lui qui, au mois de juillet, présida la cérémonie de la distribution des médailles. Depuis cette époque, sa biographie ne comporte plus que des détails dépourvus d'intérêt.

CAMBRIDGE (George-William-Frédéric-Charles, duc de), — Il porte aussi les titres de comte de Tipperary et de baron de Colchester. Il a été nommé successivement colonel (1857), commandant du 17^e dragons (1849), général-major (1845), inspecteur général de cavalerie et colonel des fusiliers écossais (mars et septembre 1852). Il prit une part assez active à la campagne de Crimée, comme nous l'avons déjà dit au Grand Dictionnaire, en qualité de lieutenant général. Le spectacle du champ de bataille d'Inkerman lui causa une si vive impression qu'il dut aussitôt quitter l'armée. Lors de son voyage à Londres, Napoléon III lui conféra le grand-croix de la Légion d'honneur. A la fin de l'année 1855, ce fut lui que la reine Victoria chargea de venir à Paris remettre à l'empereur les médailles destinées à l'armée française. En 1856, il fut nommé commandant en chef de l'armée anglaise. En cette qualité, il voulut imposer aux soldats complètement illettrés l'obligation d'apprendre à lire et à écrire; mais il rencontra une si vive résistance, qu'il dut renoncer à cette louable initiative. Lors de la révolte des cipayes dans l'Inde, il se montra d'une excessive sévérité et fut le premier à appuyer les mesures les plus implacables. Malgré un vote de la Chambre des communes, il a conservé son titre de chef de l'armée et a même été nommé feld-marshal en 1862. L'année suivante, il fit partie de la commission royale chargée de prescrire à l'ouverture de l'Exposition internationale de Londres, et c'est lui qui, au mois de juillet, présida la cérémonie de la distribution des médailles. Depuis cette époque, sa biographie ne comporte plus que des détails dépourvus d'intérêt.

CAMBRIDGE (George-William-Frédéric-Charles, duc de), — Il porte aussi les titres de comte de Tipperary et de baron de Colchester. Il a été nommé successivement colonel (1857), commandant du 17^e dragons (1849), général-major (1845), inspecteur général de cavalerie et colonel des fusiliers écossais (mars et septembre 1852). Il prit une part assez